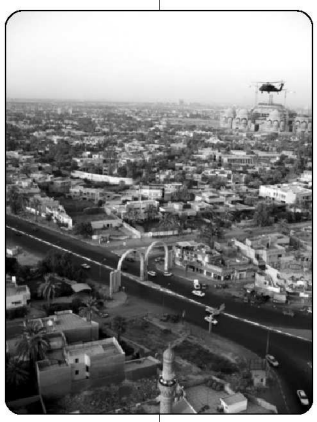


BAGDAD

UNE TERRASSE SUR LE TIGRE

TEXTES & PHOTOGRAPHIES
NICOLAS GARRIGUE
{ ibn-batouta.blog.lemonde.fr }

L'auteur de ces lignes travaille pour les Nations unies. Il a effectué une mission de trois mois à Bagdad en 2004. Deux ans plus tard, il est retourné dans la capitale irakienne. Notes et impressions au jour le jour.

Il a des airs de Nil, par les roseaux qui couvrent ses berges par endroits, par son flux nonchalant, par les barques de pêcheurs à sa surface qui, au loin, dans les mâchoires de la lumière intense du jour, semblent immobiles, par le chaos d'immeubles ocres et délabrés qui se pressent sur sa berge orientale, parce qu'il traverse la deuxième plus grande capitale arabe... Le Tigre, à ma portée, enfin presque. Impossible d'aller se promener au bord. Un mur de béton nous sépare de la berge, plus tout un bataillon de gardes de sécurité. Il est là, emplissant tout mon horizon depuis la chambre de l'hôtel Palestine — je ne pouvais trouver meilleur endroit où résider —, là, presque à portée de main, mais pourtant, il fait partie d'un autre monde. Celui, me dit-on, d'un danger omniprésent, de la férocité invisible d'une résistance multiforme et chaque jour plus nombreuse. Il est là, comme un mur transparent à ma prison de luxe. Saddam le traversait à la nage chaque année. Ce matin, jour de week-end, je serais bien allé m'y baigner aussi. Comme les matins d'hiver à Hendaye. C'est donc en pensée, depuis ma terrasse sur le Tigre, que je me suis plongé dans ses eaux lourdes et turbulentes.

SADDAM STREET

21 FÉVRIER 2004

On accède à l'hôtel Palestine, où je réside, par la corniche de la rive gauche du Tigre, une large rue bordée d'un côté par des habitations et de l'autre par des jardins et terrains vagues qui viennent s'échouer à l'orée du fleuve. De corniche, il ne reste en fait qu'une rue défoncée, entrecoupée de murs antibombes en béton armé, de grilles crève-pneus et de rideaux de fer barbelé. Il faut dix minutes pour faire les cinq cents mètres de cette corniche entre l'hôtel et le grand rond-point où l'on rattrape la voie rapide menant vers le palais de Saddam, sur l'autre rive, là où nos bureaux sont installés, à côté de ceux de l'Autorité provisoire de la Coalition. Les jardins sont parsemés d'ordures, de terrains de foot sans enfants et de petits carrés de potager. On n'y voit pratiquement personne.

Cette corniche n'a pas toujours été dans un tel état d'abandon... Il y a bien vingt ans de cela, c'était le Saint-Germain-des-Prés de Bagdad: les restaurants de poissons, simples guinguettes ou endroits selects, y abondaient, les larges jardins s'étendant en bord de Tigre abritaient les amoureux débutants, des belles villas coloniales y résistaient encore au développement de nouveaux immeubles luxueux, enfin, le soir, cette longue rue ombragée de grands eucalyptus et de manguiers subissait des embouteillages continuels de BMW, Mercedes et autres Chevrolet... Saddam, qui commençaient à développer son immense complexe de palais, bunkers et bâtiments tous plus extravagants les uns que les autres, sur l'autre rive du Tigre, juste en face, décida un jour qu'il fallait rebaptiser cette corniche de son nom, en faire la $n^{\text{ième}}$ Saddam Street de Bagdad et de l'Irak, puisque c'était devenu l'endroit le plus à la mode de la ville ocre. Cependant, son idée ne reçut pas l'assentiment des résidents de cette fameuse corniche. Elle ne fut pas rebaptisée; au lieu de cela, Saddam, vexé, donna ordre aux services municipaux de ne plus entretenir la chaussée, de ne plus ramasser les ordures ni entretenir les jardins. Les BMW et les Mercedes n'arrêtèrent pas pour autant de s'y presser, ni les amoureux de s'y aimer, mais ce fut au milieu des nids de poule, des caniveaux débordant d'eaux douteuses et des herbes folles. Et puis il y eut la première guerre, peu après, la seconde, la longue hibernation sous l'embargo international, puis la troisième guerre...

Aujourd'hui, la corniche du Tigre est une des rues les plus sereines et les moins défoncées de Bagdad. Rien n'y a été fait depuis la punition — étonnamment clémente — imposée par Saddam. C'est que tout le reste de la ville l'a depuis longtemps rejointe puis dépassée dans la déchéance.

HEURES GLACÉES

23 FÉVRIER 2004

Bagdad s'est réveillée sous un ciel de cristal. La tempête de sable d'hier soir annonçait l'arrivée d'un vent glacé venu de la lointaine Syrie, par-delà les immenses étendues mornes du désert de l'ouest. J'imagine sa longue course sur un territoire sans obstacle aucun et rêve à mon tour de grands espaces et de longs voyages. Car en fait de voyage, la grande aventure quotidienne, ici, c'est de parcourir, sans faire de mauvaise rencontre, les quelques kilomètres qui mènent de notre hôtel à la *Green Zone*, la grande zone sécurisée sur l'autre bord du Tigre, correspondant aux anciens palais de Saddam, où se trouve le Q.G. de la mission libératrice et civilisatrice de l'Occident — car tous les pays occidentaux y sont bien représentés, n'en suis-je pas la preuve vivante? — au pays de Nabuchodonosor et de Saddam.

L'air est pur comme au sommet d'une station de ski. Le soleil rebondit partout, sur les palmiers comme sur les pavés poussiéreux, une belle journée s'annonce. Mais bien vite, il faut déchanter... Une nuée d'hélicoptères s'abat sur nous et ne nous lâchera pas de la journée. Ils sont tous là, avec leurs noms curieusement peaux-rouges, comme si les Indiens avaient inspiré leur puissance destructrice. Cheenouk, Apache et Black Hawk ne cesseront de faire vibrer l'atmosphère et de remplir l'espace sonore qui nous sépare les uns des autres. Impossible d'avoir une conversation, difficile de se concentrer sur son travail. Le terrain d'atterrissage est juste à côté de notre *compound*; c'est un tremblement de terre en continu... La seule solution est de se mettre de la musique dans les oreilles et de se perdre dans son écran d'ordi. Sans oublier d'aller quand même, de temps en temps, se jeter hors du bureau pour retrouver la caresse du soleil et le message saisissant du vent glacé.

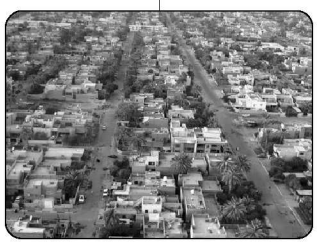
Mais en fin de journée, l'agitation céleste est à son comble. Résignés, nous quittons nos *trailers* pour attendre sur le parking l'arrivée

du convoi qui doit nous ramener à l'hôtel, unique autre zone «*fully secured*» de Bagdad, tout au plus un hectare autour de l'hôtel, et qui s'arrête, stupidement, à quelques mètres de la berge du Tigre. Les grosses bêtes volantes repassent de plus en plus souvent au-dessus de nos têtes, nous encerclent, à croire que c'est à nous qu'elles en veulent. Le convoi n'arrive toujours pas. Certains s'amusent en disant que les hélicos sont venus pour moi, pauvre intrus *frenchie* en terrain *yankee*, d'autres parlent de manifestations et d'embouteillages monstres sur le pont qui nous ramène dans la vraie ville, de l'autre côté du Tigre, là où s'agitent cinq millions de Bagdadis. Une heure lente d'attente dans le froid, le bourdonnement et l'incompréhension... Enfin, le convoi arrive, les rues sont vides, on se laisse surprendre par le coucher de soleil. Les guêpes se sont calmées elles aussi.
Rentré à l'hôtel, dans la chaleur de ma chambre, la télé m'apprend que Mr. Rumsfeld se trouvait à quelques encablures de moi. Il est en train de visiter Bagdad; j'aurais presque pu le rencontrer au déjeuner, dans l'immense cafétéria Casino installée sous les plafonds mordorés et rutilants de l'ancien palais de ce cher Saddam. Les Black Hawk, Cheenouk et autres Apache n'étaient donc pas là pour moi. Déçu, j'éteins la télé et vais retrouver, dans l'air glacé, le croissant de lune émergeant de la nuit. Depuis ma terrasse. Sur le Tigre.

CANONE

05 MARS 2004

La nuit tombe. C'est l'heure de s'aventurer au dehors, d'aller tenter la gueule du loup... Jeudi soir, veille de jour de repos, et me voilà reparti à la recherche de Corn Flakes dans les rues de Bagdad. Seulement cette fois, je sais où je vais. J'ai repéré un supermarché aux vitrines inondées de lumière, il y a quelques jours, depuis le 4 x 4 qui m'emmenait à vive allure, mitraillette au poing de mon garde du corps, vers l'aéroport. Pas question de s'arrêter, trop dangereux disent-ils, en plus si c'est pour acheter des Corn Flakes... Mais la nuit tous les chats sont gris, moi aussi en l'occurrence. Le premier taxi venu m'amène prestement jusqu'à ce lieu de perdition. Un supermarché, un vrai!
Une fois à l'intérieur et passée la légère appréhension de ne pas avoir pris assez d'argent pour m'offrir tout ce dont trois semaines de séparation de nos grandes surfaces m'ont privé, je saisis un caddie et me jette dans les rayons. J'ai vite l'impression d'être dans un supermarché de Pologne ou d'Allemagne de l'Est juste après la tombée du Mur. On trouve trois sortes de shampooings différents mais pas un seul dentifrice, les produits viennent de pays improbables (Roumanie, Géorgie, Bulgarie, Chine, Chypre...) et arborent des emballages tout droit sortis de la salle années 1970 d'un musée; tout ça est empilé un peu n'importe comment, et la poussière s'est durablement installée sur les produits laissés-pour-compte. Les clients sont discrets, des familles en goguette, les enfants endimanchés qui osent à peine prendre les produits sur les rayons. De toute façon, leur père les repose aussitôt: on est là pour rêver, pas pour acheter. C'est sûr, à cinq euros de le gel-douche, on trouve bien des vertus au savon vendu dans le souk. Ailleurs, des jeunes couples en jeans, oreillette de portable prête à prendre tout appel urgent, jettent les marchandises prises du bout des doigts — la poussière — dans leur caddie comme on irait cueillir des marguerites. Des ex-apparatchiks, ou bien des employés de la CPA, l'Autorité provisoire de la Coalition US-UK, qui paye grassement ses employés irakiens, lesquels le lui rendent bien, s'efforçant d'arborer un accent texan encore plus vrai que celui du grand maître.
Enfin, la récompense se révèle à mes yeux au détour du rayon des pâtes *made in Turkey*: des Corn Flakes! Bon, il n'y en a qu'une sorte, et les paquets ont dû subir quelques explosions de voiture piégée au cours de leur long périple vu leur aspect... torturé, mais l'essentiel, c'est que mes petits déjeuners vont retrouver leur routine française. Je vais de surprise en surprise, de ravissement en pâmoison: du lait en Tetrapak! de la confiture! du thé Earl Grey et des biscuits de régime! Et puis, comble du luxe: des yaourts... De loin, ça ressemble à des Danone, même forme, même logo... J'en prends vingt, on ne sait jamais, d'ici que la spirale des explosions rende vraiment ce genre de fugue trop risquée. Ma vie ici va reprendre un semblant de normalité, enfin, je veux dire d'équilibre alimentaire. Revenu sans encombres, bien que peinant à porter mon sac de voyage plein des trésors inespérés de mon escapade nocturne, j'ouvre enfin mon premier yaourt. Je savoure la première cuillère, regarde le pot et manque de m'esclaffer... C'est comme Canada Dry, ce yaourt a le logo de Danone, la forme de Danone, mais ça n'en est pas. Je suis en train de manger un yaourt Canone, *made in Irak*!
Tout compte fait, ça n'en avait pas vraiment le goût, non plus. Du Danone.



S.H.

27 MARS 2004

SH, ou bien en arabe ح ص. Initiales omniprésentes au Palais, que ce soit sur les blasons ornant les portes immenses menant au saint des saints — à présent transformé en fourmilière abritant les têtes pensantes (théoriquement) de l'administration d'occupation, de cette extension tentaculaire et passablement ridicule du Pentagone, qu'est la *Coalition Provisional Authority* — ou sur les enluminures des plafonds. SH... Je les ai vues aussi sur les robinets des toilettes et sur les frises en marbre qui courent le long des plinthes. SH... pour Saddam Hussein. Il est facile de dégommer les inombrables statues et portraits géants qui rappelaient à tout bon Irakien la force tranquille et insurpassable du père de la nation; mais c'est une autre affaire d'aller changer toute la robinetterie, les battants de porte et de gratter les caissons dorés des plafonds. Cette tâche de longue haleine et minutieuse est d'ailleurs une bonne métaphore pour la tâche autrement plus importante pour les futurs gouvernants de ce pays que sera le lessivage à grande eau de toutes les rémanences néfastes dans l'âme du peuple irakien de trente-cinq ans de sa loi à la fois terrible et rassurante.

SH nous regarde donc du haut de ses plafonds et de ses portes imposantes lorsque nous allons, comme un bon millier d'autres occupants et occupés, déjeuner dans l'infâme cafétéria auprès de laquelle un Flunch fait effet de Maxim's. Je trouvais cela plutôt, disons acidulé, jusque-là, l'idée que le grand méchant loup était encore présent avec nous par le biais de ces infimes détails. Et puis voilà qu'aujourd'hui, alors que j'y déjeunais avec mes deux nouveaux assistants irakiens, je tentai de déchiffrer, pour un collègue américain, de belles inscriptions gigantesques ornant les murs de la salle d'apparat où l'on s'était installés. Devant la complexité du langage et des arabesques, je coupai court en disant que c'étaient des versets du Coran, très difficile à traduire. Sarab — ma nouvelle assistante, avocate et férue de politique — attendit que je finisse mon explication vaseuse pour révéler qu'en fait, il s'agissait de citations des discours historiques de Saddam! Et il y en a partout, sur tous les murs, sur le manteau des cheminées — Dieu sait ce qu'il, ou qui, il y faisait brûler —, partout! Ce n'est plus un regard discret par le biais de quelques graffitis ici et là mais bien une présence massive, une omniprésence dirais-je même. C'est le souffle lourd de Saddam sur nos nuques, le poison de sa propagande infiltrant notre nourriture insipide, importée des USA... Le passage que j'avais essayé de lire disait: *«Il ne faut pas se laisser guider par ses désirs mais plutôt par le bien que l'on peut faire aux autres.»* Oui, c'est signé SH, dans un moment d'intense délire, certainement. Et voilà, tous les gradés *yankees* et les pontes de la plus récente entreprise coloniale continuent à prendre tous les jours leurs repas et à déambuler dans les interminables couloirs du palais de l'ex-ennemi n°2 — n'oublions pas Oussama — sans savoir que les sagesses de feu Saddam Hussein les accompagnent dans leurs moindres allées et venues, peut-être même jusque sur le trône.

En parlant de trône, cette même assistante, Sarab, entra pour la première fois il y a trois jours dans le Palais, lorsqu'on alla déjeuner. Elle était toute fébrile, mélange d'appréhension et de curiosité. Et si le fantôme de SH rôdait encore dans les parages... Elle m'expliqua qu'aucun Irakien «moyen» ne pouvait s'approcher de l'endroit auparavant, et que si l'on vous surprenait dans les environs, c'était baston et prison. Ensuite seulement, peut-être que quelqu'un aurait l'idée de vous demander ce que vous y faisiez. Cet endroit terrifiait autant qu'il faisait rêver, par sa munificence et ses coupoles rutilantes. Et là, elle allait y entrer sans avoir à justifier de quoi que ce soit — après une fouille serrée, quand même, car Irakienne donc potentiellement dangereuse — elle allait fouler le sol marbré du palais de Saddam. Une fois à l'intérieur, son premier geste fut d'aller visiter les toilettes, il paraît que le trône était en or. À sa déception, il était juste de porcelaine fleurie. Celui en or était réservé à l'auguste derrière dans le secret de son palais. Peut-être M. l'Administrateur civil de la Coaltion y pose-t-il le sien aujourd'hui...

Oui, j'étais contre la guerre en Irak. Oui, je suis révulsé par une occupation qui veut se parer du manteau d'une mission civilisatrice. Oui, je suis terrifié par le nombre incroyable de morts innocents que l'Irak aura subi — et continue de subir chaque jour — pour profiter d'une démocratie chaque jour plus fugace. Et puis j'ai vu le sourire émerveillé de Sarab entrant dans la zone interdite. J'ai pensé, en bon Français, à la Bastille et au peuple découvrant les ors et les miroirs de Versailles.

HÉLICOPTÈRE

19 SEPTEMBRE 2006

Voilà, j'y suis. De retour. Deux ans et cinq mois après en avoir été évacué la dernière fois. C'est comme si ce retour vers le passé avait toujours été dans un coin de mon esprit. Je devais revenir; mon dernier départ s'était fait contraint et forcé, presque comme un lâche. C'est ce qu'on ressent dans ces moments-là, oubliant pour quelques instants que l'on n'est pas né pour être un héros — et que ça n'est même pas nécessaire à notre bonheur sur cette terre.

Tout est revenu à mon esprit, alors que mes yeux reprenaient possession de l'immensité irakienne, depuis l'hélicoptère Apache de l'armée américaine qui nous a amenés de l'aéroport à la Zone Verte, évitant ainsi *the Highway to Death*, sobriquet rassurant de la route de l'aéroport. Tout a resurgi, les *GI's* fatigués et poussiéreux, les coups de feu lointains et les colonnes de fumée sans fin qui tapissent l'horizon — explosions, incendies, feux de paille, qu'importe — les palmiers chargés de dattes rubicondes, les quartiers ouvriers faits de maisonnettes toutes semblables, de couleur ocre, qui surgissent soudain sur la bordure des champs qui entourent l'aéroport, l'immense mosquée inachevée voulue par Saddam pour marquer à jamais ce pays qu'il aura mené au bord de l'abîme avant que le reste du monde ne l'y pousse, les autoponts sur la route de l'aéroport, là où l'on s'était perdus le dernier jour, en fuyant, et où j'avais fait semblant de ne pas voir le geste de deux Irakiens en bord de route, traçant de leur index un trait en travers de leur gorge en nous voyant passer dans notre véhicule blindé...

Soudain, le Tigre. Celui qui a fait germer l'idée de ce blog, il y a deux ans et cinq mois. Je l'ai revu, enfin, du ciel — depuis notre Apache, d'en haut, comme quand je le contemplais au coucher du soleil depuis ma terrasse de l'hôtel Palestine. Il y avait une petite barque de pêcheurs et des enfants trempant une canne à pêche d'enfants, un bout de bois, un fil de coton, depuis la berge toujours envahie par les mêmes roseaux mésopotamiens. Lumière déclinante, reflets des palmiers dans l'eau immobile, et toujours cet horizon qui fuit vers l'horizon...

Comment une telle sérénité peut-elle perdurer dans un siphon de violence sans fin? La ville est belle dans cette fin de journée. J'avais oublié comme sa platitude extrême donne presque le tournis, comme la campagne semble s'y mêler à l'urbain. Là, quelques instants avant d'atterrir, des enfants qui jouent se poursuivent dans la cour d'une maison où reposent des montagnes de dattes fraîches; les dattiers sont tout autour. Comme sur les bords du Nil au Caire, c'est la Bible qui resurgit. Bagdad, ville en perdition, laboratoire de la bêtise humaine. Hier, quatre-vingts corps torturés, mutilés, retrouvés dans les bas-fonds de la ville, ou sur ses trottoirs. Vendetta, guerre des sectes, crime organisé, génocide... peu importe le terme. Autour des enfants qui trouvent encore l'innocence de jouer dans la cour de leur maison, rôde la folie des hommes. Le pire, c'est qu'un jour ou l'autre, au train où vont les choses, ces mêmes enfants commettront les mêmes horreurs. En j'en reviens aux mêmes histoires...

L'Apache s'est posé. Nous avons été insérés dans la Zone Verte, ou Zone Internationale, ou terrain de jeu des occupants et de leurs acolytes, ainsi que d'un gouvernement d'opérette. Voilà, c'est tout ce que j'aurais vu de la Bagdad que j'avais connue. Je ne sortirais pas de cette Zone Verte — trop dangereux. Il reste le ciel. Et, en fermant les yeux, la vision du Tigre. Son odeur est là, permanente. Odeur de mousse et de poussière, qui nous rappelle que la ville est là. Elle se cache derrière les murs qui nous entourent.

Q.H.S.

23 SEPTEMBRE 2006

BAGDAD, QUELQUE PART ENTRE DEUX MURS.

Ici, au camp de l'ONU, on s'endort et on se réveille au bruit des hélicos américains qui amorcent leur descente vers l'hélipad situé à proximité. Bruit atténué, faut-il préciser, par les sacs de sable qui enserrent chacune de nos caravanes individuelles. Plus aucune ouverture, on y entre comme dans un cercueil. Une fois la porte fermée, le jour et la nuit ne font plus qu'un. Nette amélioration, cependant: dans le précédent hébergement du staff de l'ONU, au fameux hôtel Rashid, l'eau

apparaissait de temps en temps, et l'électricité encore moins souvent. Ô douces nuits de Bagdad l'été, 35 °C et pas d'air conditionné...
Heureusement, il y a quelques carrés d'herbe verte et des palmiers rescapés de l'hécatombe qui a suivi l'installation des troupes d'occupation et de leur myriade de fournisseurs de services. Ici, le *Tamimi Camp*, anciennement occupé par Bechtel, entreprise connue pour sa propension incontrôlable à surfacturer tout ce que l'armée de libération a bien pu lui refiler comme *contracts* mirobolants. Depuis un mois, camp de l'ONU. C'était la roseraie de Uday, fils de Saddam, monstre d'homme, et il ne reste plus qu'un ou deux plants de rosiers pour en attester. L'espace vital est réduit, une bonne partie du camp est recouverte d'une infâme structure métallique sur pilliers, censée nous protéger des roquettes qui viennent s'abattre de temps en temps sur la Zone Verte, tirées de la Zone Rouge, de l'antre du diable... Curieusement, cette protection ne couvre que la cafétéria et les bureaux. C'est vrai que se faire exploser pendant son sommeil a quelque chose de plus doux que de l'être entre le fromage et le dessert.
La Zone Verte, Quartier Haute Sécurité.
Elle n'a plus de verte que le nom. Les murs anti-blast, hauts pans de béton armé, posés sur une base en T renversée et collés les uns aux autres, enserrent toutes les artères de cette zone surprotégée. Il y a deux ans, lors de mon dernier passage, on pouvait encore admirer la luxuriance des jardins choyés par Saddam en ses palais multiples, ou par ses incontournables fils, qui habitaient ce même précarré, centre névralgique du régime, triangle des Bermudes pour tout Irakien non initié qui s'y aventurait... Aujourd'hui, il y a le bitume, gris, et les murs anti-blast de chaque côté des rues, gris. Tout le monde se cache derrière la grisaille, le béton soi-disant protecteur a colonisé trottoirs et parkings. Tout édifice a une entrée contrôlée par des soldats autorisés à tirer sans sommations. Heureusement, en ce moment, la plupart d'entre eux sont péruviens et rigolent au premier mot prononcé en espagnol, ou alors géorgiens, et de toute façon, il fait bien trop chaud pour eux et ils ne comprennent pas un mot d'anglais. Ceux qui ont la gâchette nerveuse, les *GI's* US, sont aux commandes des *check points* les plus sensibles qui s'ouvrent sur la béance de la Zone Rouge, ou devant l'ambassade *yankee*. On ne s'en approche pas, de toute façon. Les rues sont donc encadrées de murs aveugles, comme dans un tableau de De Chirico, et au-dessus des murs, les indispensables barbelés et autres fils rasoir. Aux coins des murs, des caméras de surveillance. Et un peu partout, des abris anti-roquettes. Pour les claustrophobes, il ne reste que le ciel comme échappatoire. Heureusement, il est ici aussi bleu et prometteur que partout au monde.
La Zone Verte est devenue le symbole d'une occupation qui n'en finit plus de se protéger des regards, de son propre regard, pour éviter d'envisager l'absurdité absolue de la situation. Les libérateurs d'hier — mais peu osent encore s'appeler comme cela — sont les prisonniers d'aujourd'hui. Dans leur QHS, ils vivent comme ils peuvent, un peu d'inconscience et beaucoup de paranoïa, et continuent à refaire le monde. Plus tellement selon Bush, mais bon, il y a pas non plus pléthore d'autres prophètes à disposition. Heureusement, il reste celui qui ne sera jamais à cours d'arguments et de persuasion: l'appât du gain. Il trouve ici l'expression la plus déglinguée de sa fantastique résilience.

DÉCONSTRUCTION

26 SEPTEMBRE 2006

Bagdad, Apache en vol.
Voilà, il faut déjà repartir. Mon bureau à Amman me réclame, des réunions pour préparer d'autres réunions, des rapports à finir pour alimenter des rapports qui n'en finiront pas, des luttes entre collègues que l'on me demande de démêler, grand ordonateur par intérim que je suis devenu depuis le départ de notre chef de mission, et puis, à l'orée d'une petite semaine, un bol d'air: des vacances en France, au bord de l'eau et des tapas. La réalité me ratrappe et je m'échappe à nouveau de Bagdad. Je tire la prise: Bagdad *unplugged*...
Le jour tombe, les couleurs sont magnifiques, la ville est belle, à nouveau, et vue d'en haut, même depuis un hélico armé de mitrailleuses, la vie paraît tout ce qu'il y a de plus bon enfant. D'ici, on ne voit pas les miliciens en kalach, on n'entend pas les rafales de tir, on ne voit pas les insurgés et autres Qaeda qui boutonnent leur ceinture d'explosifs et ferment une dernière fois les yeux, récitant la sacro-sainte *fatiha* avant de tirer sur le cordon libérateur qui les transformera en particules élémentaires, ainsi qu'un bon nombre de passants tirés au sort... Vue d'ici, la violence n'a aucune couleur, elle est invisible, mêlée à la vie quotidienne, aux enfants qui jouent au foot sur un carré de terre poussiéreuse, aux femmes en tchador noir qui arpentent les trottoirs défoncés, les bras chargés des rares victuailles qu'elles peuvent trouver sur les marchés devenus depuis quelque temps la cible favorite des candidats

au suicide cités plus haut. On ne voit pas de rouge — ça serait trop simple — on voit juste les gens qui s'agitent — lentement — comme des fourmis, pris dans des trajets qui ont tous une origine, une fin et un sens. À Bagdad, ces temps-ci, plus personne ne sort de chez soi juste pour humer l'air du temps. On sort pour survivre.

Alors que notre Apache s'échappe vers l'aéroport, et que la ville faite de longues rues interminables bordées de quartiers de maisons ocres, toutes similaires ou presque, et de milliers de palmiers perdus dans ce magma urbain comme s'ils avaient été pris au piège de la ville, alors que la mosquée des mille et nuits de Saddam, inachevée, envahit l'horizon, je me laisse aller. Ces trop courts vols en hélicoptère sont devenus un de mes seuls moments de détachement. C'est comme dans une salle d'embarquement ou dans un avion: on n'a rien à décider, on se laisse juste diriger. Voilà, je pense et je me demande à nouveau à quoi tout cela rime. Pensée récurrente, presque devenue automatique à chaque fois que je ferme les yeux et que j'arrive à tenir à distance la pression du travail. L'action de l'ONU ici change peu, pour ainsi dire pas du tout, la donne. Au moins, on ne peut pas s'accuser d'aggraver les choses, pas comme les armées d'occupation et leurs cohortes de sangsues venues drainer le pays de toutes ses richesses, mais bon, on a eu notre époque à nous aussi, au temps des infâmes sanctions et de l'embargo... On s'agite, on s'agite, on propose, on développe de nouvelles comètes sur une planète qui s'est arrêtée de tourner, on parle de théories fumeuses, et puis tout continue à se délier, à se dissoudre. Comme me l'a dit hier une collègue anglaise d'origine irakienne, attelée à conseiller le gouvernement sur un gigantesque programme de réformes économiques, l'Irak n'est pas un État raté, c'est un État déconstruit. Les coupables sont multiples, je ne vais pas en faire la liste ici. Voilà, mes états d'âme d'expat' de passage, bien à l'abri de son Apache arborant moult mitraillettes, n'ont rien d'exceptionnel. Je n'ai pas rencontré un seul collègue qui n'ait les mêmes, sauf... sauf tous mes collègues irakiens.

Et c'est pour eux, en fin de compte, que je vais continuer cette mission.

Omar, Ilham et Mona... Je les ai vus chaque jour durant ma semaine ici. Chaque jour, la même motivation, la même énergie pour parler de nos projets et de comment les améliorer. Le même flegme par rapport à leur monde en déconstruction. L'humour du désespoir ou bien, tout simplement, l'instinct de vie.

OMAR: La trentaine, deux enfants, dentiste de formation, aujourd'hui notre passe-partout pour travailler avec les parlementaires que nous conseillons sur la révision de la Constitution. Il connaît tout le monde, il sait jouer des salamaleks et a des côtés florentins quand il m'informe sur la meilleure stratégie à suivre pour amadouer tel ou tel haut fonctionnaire. Il a toujours une chemise fraîche, tout juste repassée, et des lunettes de soleil de jeune premier. Il roule en BMW Série 6, noire, vitres fumées, style mafioso, mais, dit-il, elle n'intéresse pas les braqueurs de voitures car le modèle est trop vieux. Pour venir travailler dans la Zone Verte, tous les matins, il doit faire deux heures de queue au *check point*. Deux heures où le pire peut arriver: on ne compte plus les attentats-suicides aux *check points* de la Zone Verte... Mais voilà, Omar sourit à chacune de nos rencontres et me dit, d'un air qui n'a plus rien de blagueur que l'Irak pourrait être — devrait être — le pays le plus agréable au monde. Au fait, est-il sunnite, chiite ou yazidi, mazdéen, assyro-chaldéen, ou que sais-je encore? Lui même n'est pas sûr. Sa famille a puisé dans tous les terreaux ethniques de l'Irak. Mais pour plus de sûreté, il a plusieurs cartes d'identité. Chacune avec un nom bien spécifique à un groupe identitaire. Et quand je lui demande: *Mais quel est ton vrai nom en fait?*, sa réponse, nonchalante: *Seul moi le sait*.

ILHAM: Vingt-cinq ans, voilée, mais adepte des tenues indianisantes et des tongues, elle parle peu mais quand elle le fait, ses idées sont claires comme de l'eau de roche. Elle milite pour qu'une plus grande place soit faite aux jeunes dans nos programmes. Elle a des projets plein les poches et y croit, plus que tous nos politiciens qui se sont penchés sur le problème des banlieues. Elle ne sort pas, ou peu, de chez elle. Son quartier est trop dangereux. Elle est au télétravail, comme nos bobos avides de campagne et de qualité de vie, mais elle, elle étouffe de ne plus pouvoir arpenter les rues de Bagdad ou le campus de l'université médiévale de Munstansiriyya.

MONA: Chrétienne, et elle ne s'en cache pas. Peut-être la quarantaine, bien bâtie, sportive, trois enfants, un mari qu'elle adore et la chevelure toujours en désordre. Sa passion: défendre la société civile, elle connaît toutes les ONG locales qui font bouger les choses. Son enthousiasme déborde ses pensées, et ses paroles déboulent souvent en désordre. Elle veut se battre; pourtant elle a commencé à porter un voile pour aller et venir de son quartier. Elle doit prendre trois taxis pour venir à la Zone Verte, pour brouiller les pistes, car si on apprenait qu'elle travaille ici... arrêt de mort.

Voilà, pas besoin d'en dire plus. Tant qu'il y aura des Irakiens comme eux prêts à se battre et qui se laissent emporter par leur enthousiasme, je douterai en silence, à l'écart, et trouverai dans leurs sourires et leurs rires, la réponse à mes questions récurrentes. La ville est belle, j'étais bien en leur compagnie. Rasséréné. Je reviendrai donc, bientôt.

P.-S.: Aujourd'hui, 4 octobre, un coup de fil d'Omar. Affolé. Ilham et sa famille ont été menacés de mort. Une note clouée sur la porte de leur maison: *«Si vous ne déguerpissez pas, on vous coupe la tête, à tous!»* Plus personne ne prend ces menaces à la légère à Bagdad. Elle a dû être repérée, en fin de compte. Ilham a eu le temps de brûler toutes ses archives et de faire disparaître tout document portant le nom d'un collègue ou d'une organisation travaillant avec l'ONU. Puis d'aider ses frères, sœurs, parents, grand-parents, dix personnes au total — qui vivent toutes sur son salaire — à finir leurs bagages avant de déguerpir, comme le demandait la note. L'ONU se charge de les relocaliser dans un endroit sûr, hors de Bagdad. J'ai parlé à Ilham aujourd'hui, elle va bien. Un peu choquée mais elle a quand même eu le temps de me rappeler de bien considérer la demande de financement d'une organisation de jeunesse qu'elle m'a fait parvenir il y a deux jours...

RHINOCÉROS

12 NOVEMBRE 2006

J'ai la tête encore pleine de ma rencontre avec une délégation de citoyens venus d'un des quartiers les plus pourris de Bagdad, Al Jadidah. Ils sont venus à quatre: un intellectuel, un maire, un religieux et un activiste de la société civile. Rencontre organisée par Mona, débordante d'énergie, comme à son habitude, habillée cette fois d'un tailleur chic en tweed. Rayonnante et rieuse comme si le soleil qui brillait ce jour-là sur la ville était un appel à la gaieté, à la détente, à l'oubli de tout le malheur qui remplit les rues de la capitale. Ils sont donc venus pour me rencontrer, pour m'expliquer comment ils essaient d'enrayer, par leurs propres moyens citoyens, la déferlante de violence qui s'est abattue sur leur ville comme une plaie d'Égypte. Ils avaient l'air convaincu, un peu impressionnés de se retrouver dans le calme feutré du *lobby* de l'hôtel Al Rashid, insensibles aux oreilles espionnes qui traînent sans arrêt dans ce lieu de rendez-vous privilégié entre occidentaux emprisonnés dans la Zone Verte et Irakiens emprisonnés dans la Zone Rouge — c'est-à-dire le pays dans son entièreté. *On veut faire changer les choses, on peut y arriver, en tout cas, on ne peut pas ne rien faire et accepter la fatalité... Il faut aller dans les écoles, parler de tolérance; il faut parler aux miliciens et leur faire baisser les armes, il faut parler à nos dirigeants et les convaincre d'investir dans notre avenir... Il faut venir vous parler, à vous Nations unies, pour que vous nous aidiez. On ne veut plus de l'argent américain. On y a cru, pas très longtemps, et maintenant, on veut simplement qu'ils s'en aillent... Bon, on peut organiser une grande rencontre dans notre quartier, et vous venez voir comme les gens chez nous sont motivés pour s'en sortir...* Un ange passe.

Aller les voir, me mêler à la population, mettre les pieds dans les rues jonchées d'immondices — il me suffit de me souvenir de ce que j'ai vu depuis mon hélico il y a quelques jours —, serrer des centaines de mains, recevoir des centaines de sourires, écouter leurs malheurs et croire à leurs espoirs, prendre les sujets à bras-le-corps, sentir cette onde d'excitation me traverser de haut en bas quand les choses paraissent possibles même dans le pire des contextes... La parenthèse s'effondre. Un jour, peut-être, mais je ne peux pas, aujourd'hui, nous ne pouvons pas. Je ne peux pas sortir de ma Zone Verte, vous pouvez à peine y entrer pour que l'on se rencontre. Un jour, j'irais vous voir — j'en rêve, là, à l'instant, de replonger dans cette réalité-là —, mais aujourd'hui, je peux seulement vous écouter, vous donner mon bon dieu sans confession, et vous assurer que je ferai de mon mieux pour vous trouver un financement. En fait, je sens là, à l'instant, que c'est peut-être la chose la plus importante au monde que je vous trouve cette aide (non, bien sûr, je n'ai pas dit ça... Règle d'or quand on s'appelle Nations unies et que l'on a de l'argent à distribuer: ne jamais rien promettre). J'écoute, j'écoute chacun parler à son tour. Tout paraît si simple, des acteurs sociaux motivés — excusez le terme un peu langue de bois —, des synergies qui se développent organiquement, des populations exténuées par la violence, des soubresauts de raison qui poussent à combattre la fatalité. Un liseré de lumière autour d'un nuage bien noir... L'entrevue est courte, ils doivent re-

partir bien vite, deux heures de trajet, d'attente aux *check points*, les attendent avant leur retour dans Bagdad Al Jadidah, Bagdad-la-nouvelle... Le hall de l'hôtel Rashid retrouve son silence feutré; je regarde par la grande baie vitrée à mes côtés, rien ne bouge, les palmiers sont comme pétrifiés. Peut-être qu'ils n'en croient pas leurs palmes, eux aussi, qu'on puisse encore parler de solutions dans cette ville qui s'enlise. Mona s'éloigne aussi, dans un éclat de rire qui semble conjurer la peur qui l'habite à l'idée de traverser à nouveau la ville. Elle part assister à un baptême; il y aura même un grand repas de famille à la clé. Bagdad vit et vivra toujours, probablement.

L'appel dans le microphone me sort de mes considérations silencieuses. *The Rhino is ready for boarding, please wear your helmet and armoured vest. Departure is imminent.* Je saisis mes sacs divers et variés et me dirige vers le rhinocéros qui m'a été assigné. Il est une heure du matin, je tombe de fatigue, et je sais que je ne vais pratiquement pas dormir de la nuit. Je monte à bord de la bête, un tantinet fébrile à l'idée de parcourir les dix kilomètres de route en Zone Rouge qui nous séparent de l'aéroport. Cela fait plus de deux ans que je n'ai pas fait cette route. La dernière fois, souvenir impérissable, m'avait glacé le sang. Une main passée sur la gorge, un panneau «Fallujah», un chauffeur perdu, des tirs dans le lointain... Je m'assoie à l'avant, là où l'on voit le mieux. Je ne veux pas en perdre une miette. De mon voyage en rhinocéros.

Non, je ne suis pas devenu figurant dans *La Cantatrice chauve*. Je suis bien dans le Rhino, le bus blindé qui fait la liaison entre la Zone Verte et l'aéroport de Bagdad, en pleine nuit — sécurité oblige — pour ceux, comme moi, qui ne peuvent bouger dans ce pays sans être dans quelque enveloppe blindée que ce soit. Le Rhino ressemble à un bus tout droit sorti de *Mad Max*; l'engin est impressionnant, antipathique dès le premier abord. Il est réputé indestructible ou presque. Il fonce et rien ne l'arrête — d'où son nom zoomorphique. N'ayant pas trouvé de place dans un hélico pour me ramener à l'aéroport ce soir, veille de mon retour à Amman, je fais enfin connaissance avec la bête dont tout le monde m'avait parlé. Le fameux Rhino, le bus qui peut affronter l'enfer...

À bord, hommes en armes, oreillettes et lunettes noires, Uzi ou AK-47 ou je ne sais quoi d'autre — tout ce qui tire des balles me laisse indifférent —, qui prennent tout cela très au sérieux. On nous briefe, nous demande d'éteindre portable et mp3 — la lumière bleutée qu'ils émettent pourrait nous faire remarquer, tout doit être éteint, même les phares, car l'ennemi guette, nous dit-on aussi —, et vogue la galère. Une douce appréhension me parcourt l'échine: on va pénétrer dans la zone de tous les dangers, on va voir un peu d'Irak, du vrai, sous nos yeux. Au diable les deux hélicos qui assurent notre protection aérienne, au diable les blindés de l'armée US qui nous enserrent à chaque bout du convoi, au diable le gilet pare-balles qui m'écrase les côtes. Je pose ma tête contre la vitre de deux centimètres d'épaisseur et laisse mes doigts traîner contre la caparace inattaquable de mon rhinocéros. La chevauchée commence. Tous feux éteints. On passe le dernier *check point*, je reconnais la route de l'aéroport, les autoponts d'où tombaient, de temps en temps, des explosifs, les abords de l'autoroute où poussent des quartiers clairsemés et couleur du désert. Il n'y pas âme qui vive. Le couvre-feu est en place depuis huit heures du soir, de toute façon. D'Irakiens, pas la moindre silhouette.

Rien à voir. Tout à imaginer. L'Irak semble une illusion. Et ma présence, là, à bord d'un rhinocéros, la chose la plus absurde et la plus facile qui soit. Comme de parler de paix, de réconciliation, de pouvoir citoyen, de non-violence, alors que le pays a rompu toutes ses amarres...